

Jean-Jacques Gorog

Le bridge analytique et le maniement du transfert *

« Il n'est que de faire apparaître au terme logique des *autres* la moindre disparate pour qu'il s'en manifeste combien la vérité pour tous dépend de la rigueur de chacun, et même que la vérité, à être atteinte seulement par les uns, peut engendrer, sinon confirmer, l'erreur chez les autres. Et encore ceci que, si dans cette course à la vérité, on n'est que seul, si l'on n'est tous, à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres.

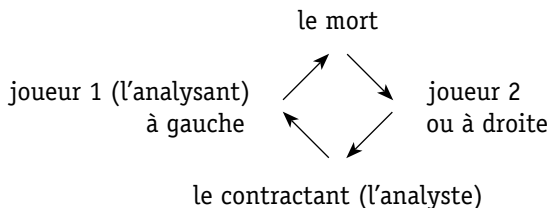
Assurément ces formes trouvent facilement leur application dans la pratique à une table de bridge ou à une conférence diplomatique, voire dans la manœuvre du « complexe » en pratique psychanalytique.

Mais nous voudrions indiquer leur apport à la notion logique de *collectivité*¹. »

La première référence au bridge apparaît dans le temps logique comme application de ce qui se joue quant à la collectivité.

Je rappelle ce qu'est le bridge, moins présent aujourd'hui qu'à l'époque, et Lacan aurait sans doute pris un autre exemple, plus actuel. Il se joue à quatre, deux contre deux, les partenaires étant en face l'un de l'autre. Toutes les cartes sont distribuées, treize donc par joueur. Il y a deux moments, le premier est celui des annonces ou enchères. Dans la métaphore de Lacan, je crois qu'on pourra l'assimiler aux séances préliminaires, moment où chacun énonce ce qu'il a dans son jeu en fonction de la parole des autres, non sans « tromperie véridique ». En effet, ce n'est pas seulement l'analysant qui dit ce pour quoi il croit être là, ce dont il se plaint et ce qu'il en attend, mais aussi l'analyste, qui est censé donner sa position, les règles du jeu, etc. Ensuite, il y a le jeu proprement dit de la carte où il s'agit de réaliser le contrat annoncé, soit 6 levées plus ce qu'il a promis ; ainsi, 4 cœurs veut dire qu'il fera 10 levées sur 13. Le dernier qui a parlé, celui qui a fait l'annonce la plus haute, doit effectuer le contrat qu'il a annoncé : dans ce qui nous occupe, c'est, par définition, l'analyste, au titre de ce qu'il dirige la cure. C'est ainsi que parlant en dernier il décide que la cure peut être entreprise.

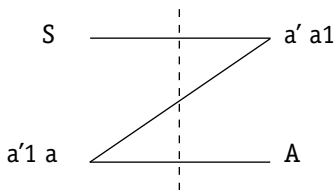
L'une des particularités de ce jeu est qu'après que le joueur à gauche de celui qui doit réaliser le contrat (joueur noté 1 sur le schéma ci-dessous) a fait l'attaque, appelée l'entame, le joueur en face du contractant (celui indiqué comme le mort) étale son jeu, qui devient visible pour les trois autres. C'est le contractant, celui qui mène le jeu, qui commande, qui va jouer les cartes du mort, son partenaire, et les siennes propres, en suivant le sens des aiguilles d'une montre.



« Pour revenir, quant à nous, à une vue plus dialectique de l'expérience, nous dirons que l'analyse consiste précisément à *distinguer la personne étendue sur le divan analytique de celle qui parle*. Ce qui fait déjà avec celle qui écoute trois personnes présentes dans la situation analytique, entre lesquelles il est de règle de se poser la question qui est de base en toute matière d'hystérie : où est le *moi* du sujet ? Ceci admis, il faut dire que la situation n'est pas à trois, mais bien à quatre, le rôle du mort comme au bridge étant toujours de la partie, et tellement qu'à n'en pas tenir compte il est impossible d'articuler quoi que ce soit qui ait un sens à l'endroit d'une *névrose obsessionnelle*.

Aussi bien est-ce par le médium de *cette structure où s'ordonne tout transfert*, qu'a pu se lire tout ce que nous savons de la structure des *névrosés* ². »

Cette deuxième référence au bridge est on le voit déjà conforme à l'idée qu'il convient de dédoubler chacun (analyste et analysant) pour arriver à quatre, ce que le schéma L montrera bientôt. Je rappelle que ce schéma comporte dans sa construction six termes et non pas quatre, dans la mesure où chacun des deux protagonistes comporte deux éléments opposés sur la diagonale imaginaire : le sujet S a une image spéculaire (a ou i(a)) et un moi (noté m ou a' ou encore i'(a)) et l'Autre A (a1 et a'1), lesquels se trouvent coïncider deux à deux, le moi de l'un avec l'image spéculaire de l'autre. Ce rappel de la construction, au départ symétrique, entre le sujet et l'Autre sera utile pour suivre les schémas du bridge qui suivent.



Mais il y a autre chose de plus précis dans cette description, c'est l'indication de la relation entre la mort, incarnée par le mort au bridge, et de la névrose obsessionnelle définie depuis l'Homme aux rats par la crainte que le père ne meure, à quoi il faut ajouter une définition renouvelée du transfert. Dans le bridge analytique ³, on peut sans trop d'excès considérer que le père occupe la place du mort, place qu'il convient de ne pas trop ranimer, ainsi que Lacan nous l'explique à propos de l'erreur de Freud dans la cure de Dora.

Lacan va préciser le dispositif de la place de l'analyste dans la cure selon ce qu'il appelle le bridge analytique à deux reprises, d'abord dans « La direction de la cure », à la page 589 des *Écrits*, puis dans son séminaire *Le Transfert* aux pages 222 et 223 :

« On ne saurait raisonner de ce que l'analysé fait supporter de ses fantasmes à la personne de l'analyste, comme de ce qu'un joueur idéal suppose des intentions de son adversaire. *Sans doute y a-t-il aussi stratégie*, mais qu'on ne se trompe pas à la métaphore du miroir pour autant qu'elle convienne à la surface unie que présente au patient l'analyste. Visage clos et bouche cousue n'ont point ici le même but qu'au bridge. *Plutôt par là* l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu *le mort*, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main : tel est le lien, disons d'abnégation, qu'impose à l'analyste l'enjeu de la partie dans l'analyse.

On pourrait poursuivre la métaphore en déduisant de là son *jeu selon qu'il se place "à droite" ou "à gauche" du patient*, c'est-à-dire en posture de jouer après ou avant le quatrième, c'est-à-dire de jouer avant ou après celui-ci avec le mort.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que *les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort* ; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit.

Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique ⁴. »

Dans « La direction de la cure », Lacan renonce à développer cet abord du jeu, dans le sens de la théorie des jeux en logique, où chaque coup doit être le meilleur possible, après en avoir formulé l'amorce sous les espèces du « joueur idéal ». « Plutôt par là... » indique d'emblée une réserve quant

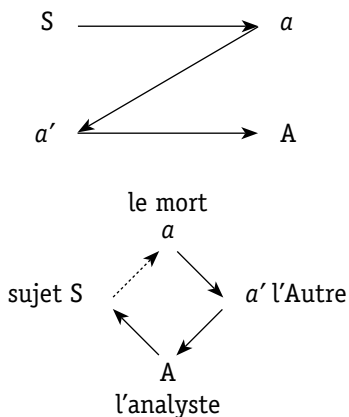
au modèle proposé. Nous sommes loin de la topologie du nœud qui serait la structure même, il s'agit seulement d'un appoint utile pour faire saisir ce que devrait être la position de l'analyste dans la cure.

Le premier point qui n'est pas pour surprendre le lecteur de « La direction de la cure » doit pourtant nous arrêter : l'analyste est le contractant, celui qui dirige le jeu, et doit effectuer ce qu'il a annoncé. On aurait pu imaginer que ce fût l'analysant : il n'en est rien, la direction de la cure est bien du ressort de l'analyste.

Le second point étonnera sans doute davantage : l'analyste joue à perdre, « à qui perd gagne » en somme, « l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main (de son partenaire) ». Il jouera donc de telle sorte que l'analysant connaisse la main de celui qui est désigné plus haut joueur 2, ou joueur 1 s'il est à droite de l'analyste. Lacan envisage d'ailleurs cette double possibilité sans doute en fonction de la clinique du cas, voire d'une clinique différentielle des névroses.

Quoi qu'il en soit, « les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort, qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit ». On le voit, une fois encore, insister sur la fonction de direction de l'analyste dans l'ordre symbolique, par opposition à ce qui doit s'effacer de ses sentiments dans le registre imaginaire.

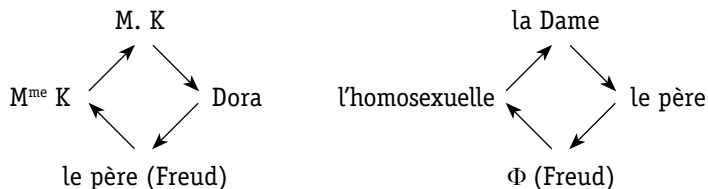
Un schéma peut s'en déduire, qui s'adapte au dispositif de la partie de cartes, et pour passer du schéma L à celui du bridge, il suffit de suivre les flèches du premier schéma :



Certes, a', le moi, est en face de S, mais ses cartes restent cachées pour le sujet. Il a par contre accès au moi de l'Autre, a1, l'analyste, qui se

confond avec sa propre image spéculaire, à cette différence près que le mort est aussi visible pour lui que pour tous.

Un autre schéma semblerait devoir répondre de la place du sujet à droite de l'analyste (à gauche du mort), mais il n'est pas nécessaire, ce même schéma y suffit, comme on le vérifie à prendre comme exemples les deux cas particulièrement développés par Lacan à l'aide du schéma L, dans le séminaire *La Relation d'objet*, de Dora et de la jeune homosexuelle de Freud :

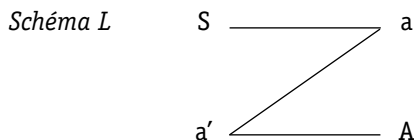


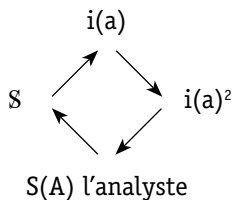
Venons-en à l'autre référence, dans le séminaire *Le Transfert*, contemporaine sans doute de la publication de « La direction de la cure » en 1961. En réalité cette reprise est nettement plus tardive si on la rapporte à la date de la conférence (juillet 1958).

Lacan reprend avec un soin particulier la position de l'analyste face à ce qui en répond chez les psychanalystes de l'Internationale, le contre-transfert. Il lui avait pourtant, semble-t-il depuis le début de son enseignement, réglé son compte grâce à la formule, censée en rendre raison, des préjugés de l'analyste.

Il s'en servira ici pour introduire sa construction du bridge analytique. Selon quelle modalité le rapport de l'analyste à la mort pourra-t-il être évoqué, sinon sous cette forme si bien illustrée par Ingmar Bergman dans *Le Septième Sceau*, où le héros joue aux échecs avec la mort. Pas n'importe comment ici, puisque le psychanalyste ne joue pas contre elle mais avec elle pour permettre la poursuite de la cure (admettons que ce soit le curé du Septième Sceau).

Cette fois, le schéma pour le bridge est clairement décrit. Il ne figure pas dans le séminaire édité, on ne sait pas pourquoi parce que sa description est très précise.





Il transforme le schéma L, en suivant les flèches du schéma mais avec quelques modifications d'écriture liées à la mise en place de l'objet (a) : il place d'abord $i(a)$ – au lieu de a –, qui désigne le moi de l'analyste, et l'écrit ainsi parce que c'est aussi l'image spéculaire de l'analysé – ou analysant comme il le dira plus tard. Conformément au développement du schéma optique ⁵, l'image de l'image spéculaire, celle qui se trouve cachée au regard du sujet, parce que du même côté que lui par rapport au miroir, s'écrira $i(a)^2$ et désignera le moi de l'analysant. Parce que ce moi est caché, la tâche de l'analyste consiste à le lui faire découvrir, en jouant à « qui perd gagne », et la formule utilisée ici est l'« abnégation de l'analyste ».

Si l'on suit strictement cette référence au schéma optique ⁶, et dont le schéma L est une réduction, il apparaît que l'analyste voit ce qui se trouve à sa droite, ce $i(a)^2$, image d'image pour l'analysé, mais image réelle pour lui. « Il doit toujours savoir ce qu'il y a dans la donne » veut dire qu'il s'intéresse à cette image réelle non pas pour son propre compte, à savoir pour découvrir son image d'image à lui, l'analyste, mais pour en déduire le jeu de S, l'analysant. En effet, que $i(a)$ soit le mort, que l'analyste ne se complique pas la vie avec un partenaire, implique de le montrer. Est-ce là quelque chose qui lui est rendu possible par son analyse, de connaître son moi et de pouvoir l'étaler ainsi à la vue de l'analysant ? Sans doute suppose-t-on quelque intérêt, au-delà du « croire à l'inconscient », à l'analyse de l'analyste, seconde règle fondamentale pour Ferenczi. Mais on a toujours beaucoup de difficulté à en préciser la nécessité – Freud lui-même ne s'étant guère expliqué sur ce point.

Le bridge, comme dispositif, n'est en réalité rappelé ici par Lacan que pour aborder, avec son appui « métaphorique », les théories des psychanalystes de son temps centrées sur le « contre-transfert ». Les sentiments de l'analyste doivent-ils être dits ou non ? Ici l'analyste reste relativement libre, puisqu'on est dans le registre de la tactique. On s'apercevra que le débat pour Lacan ne se situe pas à ce niveau. Peu importe que le mort soit bien mort, peu importe en réalité que l'analyste dise ses sentiments ou non à son patient, pourvu qu'il en ait une idée claire. Dire son sentiment est bien différent de « se croire à la place de », c'est-à-dire faire quelque chose qui

fasse entrer le mort dans le jeu en tant que vivant, le ranimer. La confusion entre le contre-transfert et l'acte, entre le mort et l'analyste, entretient le malentendu sur la neutralité de l'analyste où, pour protéger de cette confusion, le psychanalyste sera tenu d'être de marbre dans le *setting*. Il va de soi que cette protection se révélera illusoire, tout l'enseignement de Lacan sera là pour le montrer.

J'ajoute enfin que Lacan y fait encore référence plus tard, mais toujours dans le même ordre d'idée, pour accentuer l'idée que l'analyste n'est pas là pour faire le mort, mais bien pour jouer avec le mort, profitant de l'occasion pour préciser la relation entre cette référence au bridge et la critique de la neutralité, ici dénommée « obsessionnalisation » :

« [...] c'est un des dangers bien connus, il y a longtemps que j'y ai mis l'accent : le versant d'obsessionnalisation qui s'offre à la pratique analytique. Je dois dire que cette référence au mort me paraît scabreuse ; *même quand j'ai évoqué la partie de bridge, je n'ai pas mis l'analyste à la place du mort. Il joue avec le jeu du mort ; ce n'est pas pareil* ». »

La différence de position quant aux places détermine le style que l'analyste doit adopter selon que le sujet s'offre sur la scène y méconnaissant sa fonction comme c'est le cas de Dora giflant M. K., ou que c'est l'homosexuelle qui met en scène la rencontre entre la Dame et le père, avec la catastrophe qui s'ensuit pour elle. Que Dora s'estime trompée par Freud parce qu'il sous-estime la fonction de M^{me} K., ou bien que ce soit Freud qui s'estime trompé par l'homosexuelle qui rêve de devenir hétéro pour lui faire plaisir, doit relever d'une position subjective : tromper ou être trompé traduira la place où l'analyste, dans sa dimension symbolique (A), se situera à droite ou à gauche du patient, selon la métaphore du bridge, « c'est-à-dire en posture de jouer après ou avant le quatrième (partenaire du patient), c'est-à-dire de jouer avant ou après celui-ci avec le mort » (s'il joue de sa main après le patient, il jouera les cartes du mort avant celui-ci). Il suffira de penser que pour tromper il faut jouer avant, tandis qu'être trompé signifie jouer après : Freud trompe Dora en jouant le mort avant elle ; Freud est trompé par l'homosexuelle lorsqu'il s'imagine jouer après elle de la place du mort. Là où Freud décide de l'arrêt du jeu, Lacan considère que le jeu eût pu se poursuivre, pour peu que l'analyste attendît, pour répondre, l'effet de l'étalage de son être-mort, sur le moi, partenaire du sujet.

La question est celle de l'abord du symptôme selon la structure et grâce au transfert dans le discours de l'analyste. J'ajoute que l'entame dépend des annonces effectuées, ce que j'ai décrit comme correspondant aux séances préliminaires. Avec cette entame, le sujet J1 tente de répondre à ce que son partenaire J2 lui a fait savoir avec ses annonces. Le bridge

modifie quelque peu le schéma L non seulement dans la forme mais aussi dans le dispositif lui-même. Il s'ensuit deux gains. D'abord l'explicitation de la fonction du mort, et ensuite le maniement différencié du transfert selon la structure et le symptôme qu'elle commande.

L'hystérique à droite subit l'entame faite par M^{me} K. à gauche et dispose du temps pour voir ce qui est étalé, le mort, lequel représente M. K. Dans le transfert, Freud s'intéresse à M. K. dont il prend le parti alors qu'il est déjà au vu de tous, au lieu de faire voir à Dora ce que représente M^{me} K.

On pourrait produire le schéma qui convient pour l'obsessionnel, l'Homme aux rats par exemple, mais les places seraient celles de l'homosexuelle de Freud. C'est ainsi que l'obsessionnel, à gauche de l'analyste, fait l'entame sans voir le mort, qui est pourtant ce qui l'obsède. De ce fait, il perd un temps, c'est ce qui rend nécessaire ce qu'on appelle l'hystérisation. Il lui faut être mis en présence du mort de façon à pouvoir avoir accès à ce que Lacan nomme le moi de l'analysant. Où l'on retrouve la forme du symptôme : en somme, il maintient le mort comme question, comme susceptible de se réveiller, au lieu de s'occuper de ce qu'il redoute vraiment.

Le maniement du transfert tient compte de ces différences selon le symptôme. Le dévoilement du mort, à condition de l'observer, puisque c'est l'image spéculaire, permet d'affiner l'idée qu'on se fait du jeu du partenaire, dont je rappelle qu'il est le moi de l'analysant. L'analyste peut donc plus immédiatement et efficacement montrer ce qui anime l'hystérique et doit en revanche respecter le temps du jeu pour l'obsessionnel.

Mots-clés : bridge, mort, transfert, jeu, symptôme.

* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 6 décembre 2018.

1. ↑ J. Lacan, « Le temps logique », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 212. Souligné par l'auteur.
2. ↑ J. Lacan, « Discours de Rome, réponses aux questions », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 145.
3. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 222.
4. ↑ J. Lacan, *Écrits, op. cit.*, p. 589.
5. ↑ *Ibid.*, p. 674.
6. ↑ *Ibid.*
7. ↑ Intervention sur l'exposé de P. Delaunay, 23 mai 1971. Souligné par l'auteur.